

UNE BALEINE DANS LA TÊTE

note d'intention

*« La nature nous offre des spectacles qui obligent à se rappeler
que si on nous ouvrait le ventre on en trouverait de semblables. »*

François Terrasson
La peur de la nature - 1988

Fin 2003, dans une revue consacrée au patrimoine éolien, je découvre un paragraphe qui relate une histoire peu commune. En 1989, après une tempête, un rorqual commun se serait échoué sur la plage de Port-la-Nouvelle et un vigneron aurait décidé de sauver sa carcasse d'un dynamitage. Avec sa femme Patricia, deux inconnus, le tracteur et la benne à vendange, il aurait ramené les ossements et remonté le squelette au domaine.

Ces quelques lignes me percutent. Je vois la baleine sur la plage, les vagues qui s'enroulent sur son corps et cet homme. Cet homme qui ressemblerait à l'enfant qui ne me quitte pas.

Dès l'âge de 6 ans, sur le chemin de l'école je ramassais les papillons et les serpents percutés par les voitures. Ils rejoignaient les murs et les étagères de ma chambre où trônaient des nids, des fossiles, des bocaux d'alcool et divers squelettes impeccables après avoir été ébouillantés. Cet homme ramasserait donc lui aussi les morts ? Jusqu'au plus grand mammifère de la planète ?

Dans le bottin téléphonique je trouve une adresse et un numéro de téléphone. Quelques mois plus tard je me rends au domaine de Jugnes, à Port-la-Nouvelle. Jean-Louis est petit, trapu, le cou large et les poches lourdes sous les yeux. Son dos lui fait mal. Il parle beaucoup, son accent est fort, son humour rôdé. En bon méridional il maîtrise son personnage et se définit comme un individualiste au mauvais caractère. Sa femme Patricia est plus en retrait, elle connaît tous les rouages, s'en amuse encore, mais c'est elle qui tient les rênes. Je connais ces gens. Ils me rappellent Jean-Marie et Gisèle, eux-aussi viticulteurs. Des amis à mes parents qui me gardaient enfant. Adolescent c'est avec eux que je gagnais mon premier salaire grâce aux vendanges. Jean-Louis sait ménager les effets. Il ne me présente pas la baleine aussitôt. Avant de venir, au téléphone, je lui avais parlé d'un projet de film avec des abeilles. Alors, il

m'emmène vers un salon plongé dans le noir. Depuis 2 ans il n'ouvre plus les volets. Il tire les rideaux et derrière la vitre je découvre une magnifique ruche sauvage d'un peu plus d'un mètre. Les abeilles sont venues s'installer et depuis Jean-Louis préfère leur compagnie à celle du soleil. Nous avons une première affinité. Je suis fils d'apiculteur. La pièce voisine est un bureau aux tapisseries verdâtres affublées de fusils et de trophées. Jean-Louis me présente ses cours de biologie d'étudiant en lycée agricole. Il connaît l'anatomie et les mœurs des abeilles bien mieux que moi. Je me dis que ce vigneron est en réalité une sorte de naturaliste du XIX^{ème} siècle. Nous passons alors à l'étage dans un grenier poussiéreux éclairé par une simple ampoule. Là, sans même encore avoir vu la baleine, je comprends que Jean-Louis est en réalité un grand-frère. Les murs et les étagères sont remplis de serpents dans des bocaux, de fossiles, de coquillages en tout genre, d'insectes naturalisés et de pierres *a priori* banales. Jean-Louis connaît tous les noms latins, les origines, les dates et aime évoquer Darwin. Il porte comme nom de famille « Fabre » et je ne peux m'empêcher de penser au père des naturalistes : l'entomologiste Jean-Henri Fabre.

Si Jean-Louis a récupéré une baleine, c'est tout sauf une lubie ou un hasard. Non, Jean-Louis a gardé son enfance intacte. Et devant moi, encore à soixante ans, il reste fasciné par les merveilles de la nature et questionne ce qui nous fait vivant.

Au-dessus de ma tête son doigt pointe une vertèbre noirâtre. C'est un os qu'il a découvert à l'âge de 8 ans, en 1952, sur la plage. Il raconte d'abord avoir pensé à un dinosaure ou un géant. C'est son instituteur qui lui annoncera qu'il s'agit en réalité d'une vertèbre de baleine. Alors quand le rorqual s'échouera 37 ans plus tard, pour lui, c'est le destin.

Pour moi c'est un film. Une aventure épique, intime et naturaliste. Il y a du Marcel Pagnol et du Werner Herzog dans cette histoire. Du Pagnol pour la truculence et la générosité des personnages, pour les sentiments et les tensions dans le village que va révéler la baleine. Du Herzog pour l'aventure réelle qu'un tel film impose, pour la folie et la portée métaphysique. Que nous raconte cette baleine échouée ? Que questionne t'elle en nous ? Elle émerveille tout autant qu'elle répugne. Elle est la grâce dans notre imaginaire, une charogne encombrante quand elle vient mourir à nos pieds.

J'imagine mon personnage. Je l'appelle Jean. Il a hérité des vignes de son père mais n'a jamais aimé la terre. Au fond, comme Jean-Louis et moi, il est resté l'enfant ami des bêtes, méfiant du monde humain. Ses héros sont Geronimo et Jack London. Seulement il est vigneron, il a plus de 50 ans, sa femme l'a quitté pour son seul ami, sa fille est partie pour ses études, et tout le village s'amuse un peu de lui. Au village on l'appelle *la bestiole* à cause de son caractère solitaire et des animaux qu'il ramasse. On le taquine, on se moque jusqu'à le violenter. Mais lui

est fier. Alors cette baleine, c'est la sienne. C'est à la fois une merveille qui le fascine mais aussi l'heure de prouver quelque chose, l'occasion d'une revanche sur la vie. Seul contre tous, l'affaire de la baleine devient vite une affaire personnelle. Il s'y voue corps et âme et veut prendre de court la rumeur qui gronde. La charogne serait porteuse de maladies et un dynamitage au large a été évoqué par une jeune journaliste. Le contre la montre commence. Avec son vieux tracteur des années 40, sa benne à vendanges, trois couteaux de cuisine et l'énergie de l'inconscience, Jean va commencer la découpe du plus gros mammifère du monde. De jour comme de nuit, des ossements encore gluants de chair et de sang vont passer devant le bar, l'école, la gendarmerie et la mairie du village. Il ne fait confiance à personne et la paranoïa guette. Les contradictions et les doutes l'assaillent petit à petit. En dépeçant la baleine c'est en réalité lui-même qu'il met à nu.

La démarche de Jean est celle-là même qui me fait réaliser des films. Comme pour Kinski et Herzog avec leur bateau qu'ils font passer par dessus une montagne dans *Fitzcarraldo*, le cinéma est pour moi un lieu réel – celui de sa construction - où l'expérience grandeur nature d'un questionnement sur soi est encore possible. Trouver une baleine de 20 mètres et 40 tonnes, vivre dans sa carcasse, affronter la mer et les intempéries avec une équipe de cinéma, confronter au réel les ambitions artistiques et les contraintes financières est pour moi un acte de cinéma. J'aime Francis Ford Coppola quand il dit « *faire des films qui sont ce dont ils parlent* ». Pour moi le cinéma est une terre d'exploration. Du monde et de soi. Autant en salle que lors de sa fabrication.

Avec sa baleine, mon personnage rencontre les mêmes contradictions que celles qui accompagnent la réalisation d'un film. Celle d'un rêve qui se confronte à une réalité mais aussi celle d'une obsession individuelle qui devient collective (et par-là même politique). Jean est malade. Il saigne régulièrement du nez et pisse rouge. Est-ce un héritage génétique ? Ou un héritage de pratiques agricoles délétères ? Il n'en sait rien. Mais son ex-femme, Ariane, s'inquiète. Elle le voit dépérir au fur et à mesure que les os traversent le village et elle sait qu'il est trop tard. Elle le connaît son *Jeannot*, au plus profond de lui, il l'attendait cette baleine. Il n'y croyait plus mais maintenant qu'elle est là, il n'abandonnera pas. Surtout depuis leur séparation. Ariane décide alors de monter une petite équipe pour l'aider malgré lui. Elle trouve un routard venant de perdre sa femme, une ado passionnée par les cétacés et parvient à convaincre son nouvel amant, Manuel, le vétérinaire du village. Jean bougonne et feint de les ignorer. Ni lui, ni eux n'y connaissent rien. Pourtant ensemble ils se lancent dans l'aventure tels des braqueurs amateurs. Des braqueurs de baleine.

Après le grenier aux trésors d'enfance, Jean-Louis me mène enfin à la cave. Une grosse clef, une porte lourde qui racle la terre et me voilà face aux cuves de vin et sous une immense colonne vertébrale. Pour découvrir la baleine il faut passer sous elle, longer la cage thoracique large comme une voiture, prendre du recul et découvrir son gigantisme. Elle rentre tout juste dans la cave. Sa tête elle-seule mesure plus de 4 mètres. Jean-Louis ouvre un coffret contre le mur, raccorde des prises datant des années 20. Trois ampoules s'allument. La baleine me regarde. Vraiment. Jean-Louis a conservé son œil. Avant de la dépecer, il avait découpé le globe pour le glisser dans un bocal de poisson rouge avec de l'alcool et un peu d'eau de mer. Depuis, il est intact et la baleine nous observe. Ce détail change tout car le squelette semble véritablement animé.

Devant cette merveille, impossible de ne pas penser à Pinocchio, Jonas et Moby Dick. En réalité l'histoire de Jean-Louis est une légende contemporaine. Il en faut peut-être pour accéder à la dimension du mythe. Un ami m'a dit : *« Ton histoire c'est Moby Dick à l'envers. Ce n'est plus l'Homme qui affronte la nature, qui exprime un désir de puissance, c'est au contraire une histoire de réconciliation avec la nature, la matière »*. C'est possible. D'autant qu'une des questions qui va tarauder Jean – et à laquelle il ne faudra pas répondre – est : pourquoi est-elle morte ? De vieillesse ? De maladie ? D'un choc avec un bateau ? De sacs plastiques avalés ? Le mystère autour de la mort des baleines a toujours déclenché des émotions contradictoires allant du fantasme à la culpabilité en passant par la simple fascination. Les baleines échouées cristallisent malgré elles la symbolique d'une nature qui se meurt (pour reprendre le titre du lanceur d'alerte Jean Dorst). Devant ce squelette il m'apparaît évident que la Mort est le sujet central du film. La Mort mais sous un nouveau jour grâce à un personnage un peu décalé, un peu Charlot-paysan, un peu savant, au grand cœur et aux idées folles. Quand j'écris je suis accompagné par le Michel Simon de l'Atalante et un Tom Waits fabulé en paysan. La tonalité du film est proche d'un blues crasseux. Le blues pour son mélange entre rugosité, nostalgie et surtout l'humour décalé et noir.

Mais il me manque une envolée cinématographique. Quelque chose qui me permette de raconter non pas vraiment la mort mais plutôt la régénérescence. La mort symphonique. La danse de la vie. La réponse arrive par une question. Comment Jean-Louis a-t-il nettoyé les os pour qu'ils soient si blancs ? Pour répondre il me demande de sortir. Il me fait traverser une vigne et m'emmène au bord d'un marais. Devant l'eau boueuse je comprends. L'idée est lumineuse. Jean-Louis a proposé aux micro-organismes de nettoyer pour lui les ossements. Ironiquement, le plancton mangé par la baleine en pleine mer prend sa revanche. Je suis face à la clef du film. La boucle est bouclée. La mort est source de vie. Et le ballet que m'évoque le

monde microscopique m'apparaît fabuleux. De petits êtres mystérieux que le cinéma a rarement convoqué et qui pourtant participent de notre existence au quotidien. Pour m'éloigner des images documentaires et les faire exister à travers Jean, je sais déjà que ces micro-organismes appartiendront à ses songes et ses hallucinations. Ils vont accompagner Jean dans ses nuits fiévreuses où il écrit à la craie sur les murs et les portes de la cave. Jean-Louis écrit réellement sur les murs et les portes. Je l'ai aperçu dans la cave derrière la baleine. Il écrit comme un mémo les étapes de vinification mais aussi quelques pensées. Jean, lui, va raconter avec ironie sa solitude, la perte d'Ariane, le départ de sa fille Mathilde, l'héritage des vignes et la souffrance que lui font vivre les villageois. Cependant sur la fin ce sera le sentiment d'amitié qu'il décrira. L'aventure avec la petite équipe constituée par Ariane le touche profondément et transforme son regard sur les rapports humains. Presque une découverte pour lui. Il voit que son aventure personnelle prend une autre dimension. Elle devient collective. Telle que les deux derniers jours, alors que la maladie le terrasse et que l'équarrisseur menace d'emporter les derniers morceaux qui pourrissent, il ne peut contenir ses larmes quand il voit arriver ses voisins, ses collègues viticulteurs, le cantonnier et même deux gendarmes en civils. Il comprend que son histoire le dépasse. La moitié du village est là pour sauver les derniers ossements. Sa baleine est en réalité dans toutes les têtes.

Une baleine dans la tête c'est l'histoire d'un paysan et d'une baleine. D'un héros oublié des écrans et d'une charogne que nous ne voulons pas voir. C'est une histoire qui réveille en nous des émotions universelles sur notre rapport à la nature et à la mort. Les entrailles, le sang, les marécages, les petites bêtes invisibles et les squelettes réveillent nos peurs. C'est sale, mystérieux, interdit, incontrôlable. Dans son livre *La peur de la nature* François Terrasson relève que ses sentiments envers la nature - la vraie, pas celle des magazines - sont les mêmes qui régissent nos rapports à l'inconscient et à la sexualité. La nature est impudique. Et quand elle s'exprime pleinement, et en particulier à travers nos corps, elle nous fait honte. Un sentiment hérité d'une longue histoire culturelle et religieuse. Alors en exhibant le corps de la baleine, Jean nous met face à nous-mêmes. C'est à dire qu'il nous montre combien la séparation homme/nature est une fabrication, un délire collectif, un mensonge même. Mais une idée comme celle-ci gratte, dérange, chamboule toutes les représentations. C'est pourquoi avec sa folle aventure, Jean met sous tension tout un village.

Le village est certainement le lieu de convergence où se cristallise l'ensemble des thématiques. C'est notre société humaine, avec nos héritages. Chez moi, les questions de mise en scène et de découpage sont souvent résolues après avoir répondu à la question du off. Et le off est

justement le lieu de convergence. Un endroit qui doit rester mystérieux, libre de toute interprétation, un espace réservé aux imaginaires et que la caméra laisse en paix. C'est pourquoi le village restera une sorte de lieu fantomatique traversé par Jean et son tracteur. Seul quelques regards et silhouettes derrière les vitres pourront apparaître. Le village existera donc principalement par les personnages qui viennent à Jean. En ami, ennemi ou simple curieux. Le boucher, une journaliste, des enfants, les gendarmes, une bande de chiens errants, les vieux etc. Petit à petit, sous l'influence d'Ariane, la majorité du village plutôt hostile à la baleine va changer de bord pour venir soutenir le rêve de Jean.

À ce moment là, épuisé, ayant choisi la baleine plutôt qu'une hospitalisation d'urgence, Jean va comprendre qu'il peut lui aussi partir. Lors d'une nuit de retrouvailles avec Ariane, Jean lui demandera deux promesses. Elles ne sont pas simples – et sont secrètes – mais elle va accepter. Alors Jean meurt. Mais comme pour la baleine, le cycle du vivant opère et, tout comme les micro-organismes permettent une régénérescence de la matière, la transmission permet la continuité des aventures individuelles. L'histoire continue donc et devient féminine par le prisme d'Ariane. Elle organise les obsèques et cette fois tout le village est enfin regroupé. Dans la tradition des enterrements, autant chez Pagnol que dans les films de gangsters, les comptes se règlent et les jeux d'influences trouvent de nouveaux équilibres.

Après l'enterrement, avec Manuel son amant, elle tient sa première promesse. Remonter le squelette de la baleine. Le pari de Jean aura fonctionné. Au sortir du marais, les os sont légers et nettoyés. À l'aide de vieux tuyaux d'arrosage et de fils de fer, la baleine reprend forme dans la cave. Découvrant les écrits de Jean, elle décide même de les poursuivre en son nom. Ainsi l'histoire de la baleine est contée intégralement. Une histoire qui aura commencé au masculin-singulier pour se poursuivre au féminin-pluriel.

Le film se termine quelques mois plus tard avec le retour de leur fille Mathilde. Elle a terminé ses études, a passé son concours d'institutrice et revient au domaine avec sa première classe. Les yeux des enfants brillent. Cette fois-ci l'histoire de la baleine saute une génération. C'est la suite du processus de transmission. C'est ce que nous appelons la culture.